

PETIT TRAITÉ DE MYTHOLOGIE CELTIQUE

PARTIE 1 : LES MATÉRIAUX

CHAPITRE 5 : LA MATIÈRE DE BRETAGNE

Bernard ROBREAU



Le roi Arthur. Réplique d'une statue sortie de l'atelier des Vischer à Nuremberg vers 1520.

Les clichés sont de Alice Lespinats et Bernard Robreau

CHAPITRE 5 - LA MATIÈRE DE BRETAGNE

Centrée sur le personnage d'Arthur, la matière de Bretagne a connu une étincelante floraison littéraire qui s'est développée à partir du XII^e siècle, surtout dans le sillage de l'*Histoire des rois de Bretagne* de Geoffroy de Monmouth et de la cour des Plantagenêts. Elle donna naissance à de très nombreuses œuvres inspirées par le légendaire de Grande-Bretagne et dont le succès fut immense en Europe occidentale. La part de l'invention littéraire y est réelle quoique souvent difficile à établir dans le détail, mais il est hors de doute que l'héritage mythologique celtique constitue une autre composante essentielle. Le nom d'Arthur possède d'ailleurs le même sens (« l'ours ») que celui du roi Math dans le *Mabinogi*.

Culhwch et Olwen¹

Bien que n'ayant pas donné naissance à de grandes œuvres sur le continent, le récit gallois intitulé *Culhwch ac Olwen* paraît un des plus anciens récits arthuriens, remontant sans doute à la fin du XI^e siècle et témoignant d'une tradition déjà conséquente et solidement établie. Son ambiance, purement celtique, nous ramène à un monde archaïque non encore atteint par la notion de courtoisie, et même de simple émotion. La compassion et la morale y sont absentes et on ne cherche, ni à justifier, ni à excuser la violence. Le texte est structuré par deux longues listes qui, tout en découpant trois parties (le sort jeté à Culhwch, la recherche d'Olwen, la quête préalable au mariage), lui donnent un aspect encyclopédique tant d'un point de vue strictement arthurien que de celui des mythologies celtiques insulaires. Car sa composition sous-entend vraisemblablement la connaissance des récits mythologiques irlandais autant que celle des *Mabinogion*.

Culhwch, le héros de l'histoire, est le cousin du roi Arthur. Son nom qui signifie « bauge à truie » provient de ce que sa mère Goleuddydd, « jour brillant », accouche près d'un troupeau de porcs. Malade et pressentant sa mort, celle-ci demande à son époux de ne pas se remarier avant d'avoir vu une ronce à deux têtes sur le lieu de sa sépulture, ce qui survient au bout de sept ans du fait de la négligence de l'homme qu'elle avait chargé de nettoyer sa tombe.

¹ Bromwich R. et Evans D.-S., *Culhwch ac Olwen*, éd. galloise avec un glossaire, une longue introduction et d'abondantes notes en anglais, 1992.

La belle-mère de Culhwch, enlevée de force, lui jette un sort amoureux, jurant pour se venger qu'il n'aura pas de femme, sinon Olwen, la fille d'Yspaddaden, le chef des géants. Le jeune homme s'en va alors en grand équipage réclamer la fille à la cour d'Arthur : il porte un manteau de pourpre à quatre angles avec une pomme d'or à chacune des extrémités, deux javelots d'argent, une lance puissante et une épée à poignée d'or dont la garde était formée d'une croix où était logée une lanterne d'ivoire ; les sabots de ses lévriers font voler quatre mottes de gazon comme quatre hirondelles en l'air. Arrivé à la cour, il dialogue avec le portier qui affirme qu'il ne laissera passer que les fils de roi ou l'artiste qui apporte son art. Il menace alors de pousser trois cris qui feront avorter les femmes enceintes et finit par obtenir d'entrer. Il demande qu'Arthur le peigne, se fait reconnaître comme son cousin et réclame qu'il lui fasse avoir Olwen. Il le réclame d'ailleurs non seulement au roi, mais aussi à tous ses guerriers et aussi aux femmes de cette île portant des colliers d'or, ce qui nous vaut une longue liste du personnel arthurien de près de deux cents lignes dans le texte gallois, soit environ le sixième de l'ensemble du récit.

La recherche d'Olwen débute alors. Après un retour négatif des messagers qu'il a envoyés dans toutes les directions, Arthur charge Kei, Bedwyr, le guide Kynddelic, l'interprète des langues Gwrhryr, Gwalchmei, Menw qui pouvait jeter un enchantement capable de rendre invisible, d'accompagner Culhwch. Ils trouvent le château du chef des géants, qui a jusqu'ici tué tous les prétendants à sa fille, et viennent chez le berger Kustennin chez qui Olwen vient se laver la tête. Ses cheveux étaient plus blonds que la fleur du genêt, ses doigts et ses mains plus blancs que le rejeton du trèfle des eaux, ses joues plus rouges que la plus rouge des roses, sa peau plus blanche que l'écume de la vague, son sein plus blanc que celui du cygne, et quatre trèfles blancs naissaient sous ses pas partout où elle allait. Ils vont chez le père et tuent les neuf portiers des neuf portes. Yspaddaden fait élever des fourches sous ses deux sourcils pour lui permettre de voir son futur gendre. Puis il décoche une série de trois javelots empoisonnés. Bedwyr saisit le premier au passage et le renvoie instantanément si bien qu'il traverse la rotule du genou du géant. C'est Menw qui saisit le second et le réexpédie de telle façon qu'il atteint le milieu de la poitrine et sort par la chute des reins. Enfin, Culhwch se saisit lui-même du troisième et le propulse si violemment dans la prunelle de l'œil du géant qu'il ressort par derrière la tête.

Yspaddaden accepte alors de discuter et réclame pour donner sa fille en mariage à Culhwch



Les Cornouailles, lieu d'origine du roi Arthur. La côte vers le Cap Kenidjack

une longue liste d'*anoethau*, de tâches impossibles, qui occupe à nouveau près de deux cents lignes de texte. Les treize ou quatorze (*les oiseaux de Rhiannon* qui doublent *la harpe de Teirtiu* est absente d'un des manuscrits) premières sont destinées à la préparation du festin des noces : nourriture et boisson, lin pour la guimpe d'Olwen, harpe magique qui joue toute seule et oiseaux de Rhiannon qui chantent merveilleusement pour charmer les invités... Puis une nouvelle série s'y ajoute pour atteindre le chiffre total de quarante tâches avec pour but le lavage de la tête du géant et le rasage de sa barbe, ce qui nécessite notamment les peignes et ciseaux qui sont entre les oreilles d'un fabuleux sanglier, le *Twrch Trwyth*, et le personnel habilité à sa poursuite, notamment Arthur mais aussi Mabon, fils de Modron, qui est retenu prisonnier et Gwynn, fils de Nudd qui a la force des démons d'Annwn.

Commence alors la quête de mariage. Culhwch, aidé d'Arthur et de ses hommes, se procure d'abord l'épée de Gwrnach le géant. Puis ils recherchent Mabon enlevé la troisième nuit de sa naissance. Pour cela, ils interrogent les plus vieux animaux du monde : le merle de Cilgwri qui les renvoie au cerf de Redynure, lequel les dirige vers le hibou de Cwm Kawlwyt qui se prétend moins vieux que l'aigle de Gwern Abwy qui becquetait les astres du sommet d'une roche qui n'a plus aujourd'hui qu'une palme de hauteur. Mais lui non plus n'a pas

entendu parler de Mabon et il les adresse au saumon de Llynn Llyw. Ce dernier amène Kei et Gwrhyr sur son dos jusqu'aux murailles de Gloucester où ils entendent Mabon se lamenter. Il est délivré de sa prison par les hommes d'Arthur. L'intervention de ce dernier dans la lutte entre Gwythyr et Gwynn, fils de Nudd, au terme de laquelle il est décidé que les deux hommes s'affronteraient chaque premier mai jusqu'au jour du Jugement permet d'obtenir un cheval et une laisse nécessaires à la chasse du *Twrch Trwyth* et de ses sept pourceaux qui débute bientôt après quelques autres épisodes préparatoires. L'animal se trouve alors en Irlande où il vient de dévaster le tiers de l'île. Après un combat de neuf nuits et neuf jours, Arthur ne put tuer qu'un pourceau et les autres bêtes passèrent au Pays de Galles en Dyvet. Le roi et ses gens poursuivirent le sanglier d'abord jusqu'à Presseleu. La bête tua plusieurs des champions d'Arthur sans compter le chef de ses charpentiers. Mabon le suivit jusqu'à la Havren (la rivière Severn) où il lui enleva le rasoir et Kyledyr Wyllt les ciseaux mais le *Twrch Trwyth* parvint à s'échapper en Cornouailles. On eut du mal à tirer de l'eau *Kachwmri* qui l'avait maintenu sous l'eau pendant qu'ils s'emparaient du rasoir et des ciseaux car il était entraîné dans l'abîme par deux meules de moulin. Finalement, Arthur et ses hommes réussirent à lui enlever le peigne en Cornouailles et à le pousser à l'eau et on ne sut jamais où il était allé.

Kulhwch put alors faire raser d'une oreille à l'autre, en lui enlevant chair et peau jusqu'à l'os, le chef des géants et épouser Olwen. Le géant fut décapité et on plaça la tête sur un poteau dans la cour. Et cette nuit-là Culhwch coucha avec Olwen.

On a remarqué que plusieurs données du récit renvoient au Lugh irlandais. Ainsi l'arrivée de Culhwch à la cour d'Arthur et son dialogue avec le portier font clairement référence avec la scène de l'arrivée du polytechnicien à la cour de Tara même si le motif de la reconnaissance de consanguinité liée au peignage des cheveux² est substitué à celui des trois épreuves démontrant les capacités du nouvel arrivant. Le motif de l'œil soulevé par les deux fourches renvoie aussi au combat de Lugh et de Balar dans la bataille de Mag Tured et assimile le chef des géants au roi des démoniaques Fomoir. La balle de fronde est remplacée par trois coups de javelots ascendants (genou, milieu du corps, tête) expédiés par trois personnages différents mais c'est Culhwch qui atteint la prune de l'œil du géant tout comme la balle de fronde de Lugh au long bras traverse l'œil de Balar. On a parfois aussi rapproché la liste des *anoethau* de la quête par les fils de Tuirenn des objets compensatoires de la mort du père du Lugh, mais il faudrait peut-être plutôt rappeler la longue énumération où Lugh demande à chaque combattant la part qu'il prendra à la bataille. Or nous avons vu que la liste des tâches impossibles peut être divisée en deux séries : un premiers tiers incluant nommément plusieurs dieux (Amaethon, Govannon) et constituée de préparatifs au repas de mariage, deux autres tiers plus explicitement liés au rasage d'Yspaddaden et à la chasse au sanglier. Le tout donne l'impression de deux listes un peu arbitrairement soudées, mais Amaethon, « le divin laboureur » et Govannon, « le divin forgeron » ont pour mission de charruer, ensemer, faire mûrir et récolter en un jour un grain qui fournisse à la fois la nourriture et la boisson du festin. Dans cette action, Amaethon intervient logiquement pour labourer. La place de Govannon pour débarrasser le fer au bord des sillons semble moins logique. C'est oublier que l'équivalent irlandais de ce dernier est à la fois le plus étroit des collaborateurs de Lugh lors de l'affrontement décisif contre Balar et le divin brasseur comme le rappelle la huitième tâche impossible : *Il y a une chose que tu n'obtiendras pas : du miel qui soit neuf fois plus doux que le miel du premier essaim, sans scories, ni abeilles dedans, pour brasser la boisson du banquet*. La harpe de Teirtu, destinée à charmer

le géant et ses invités évoque aussi l'instrument de l'épreuve musicale opposant Lugh et le Dagda à l'occasion de la seconde bataille de Mag Tured.

La seconde partie de la liste paraît avoir connu un mécanisme d'accroissement progressif. Elle comprend des doublets : deux sangliers (Yskithrwyth, le chef des sangliers, dont il faut arracher la défense alors qu'il est encore en vie pour pouvoir raser Yspaddaden ; le Twrch Trywth qui porte entre ses oreilles le rasoir, le peigne et les ciseaux nécessaires à la coiffure et au rasage du géant), deux prisonniers (Eiddoel et Mabon), voire des triplets (trois paires de bœufs ; la laisse, le collier et la chaîne nécessaires pour tenir Drudwyn, un chien dont il faut disposer pour chasser le Twrch Trwyth) qui ont sans doute permis d'atteindre le nombre désiré de quarante tâches impossibles. On peut donc s'interroger sur la place que tient la chasse au sanglier dans le récit. D'un côté, il peut apparaître comme une métaphore de Yspaddaden dont le nom signifie « broussailleux, épineux » ce qui décrit assez bien la hure hérissée d'un sanglier et dont le rasage d'une oreille à l'autre rappelle que l'instrument nécessaire à cette opération (ainsi que les objets connexes que sont les ciseaux et le peigne) se trouvaient auparavant entre les oreilles du Twrch Trwyth. Mais d'un autre côté, Culhwch possède aussi par son nom d'indéniables liens avec les suidés et se fait coiffer la chevelure par Arthur au début du récit tout comme Yspaddaden se fait raser à la fin. Le rapport de Culhwch à son beau-père et aux suidés semble finalement assez proche de celui qui lie Lugh à son grand-père maternel Balar. Culhwch envoie un javelot dans l'œil d'Yspaddaden et est cause par son mariage de la décapitation de son beau-père de la même manière que Lugh envoie sa balle de fronde dans l'œil de Balar et que le folklore irlandais prétend que, pour échapper à la prédiction selon laquelle il sera tué par le fils de son unique fille, Balar enferme cette dernière dans une île, ce qui ne l'empêchera pas d'être engrossée par un frère de Goibniu et de donner naissance à Lugh. Dans les deux cas, la mort est liée à la fille, et le rapport de Culhwch aux suidés a pour contrepartie le surnom, l'épithète, de Moccus qui désigne le Mercure gaulois, alias Lugh. Mais si le Twrch Trwyth dont on nous dit qu'il fut un roi transformé en sanglier peut correspondre aussi bien à Yspaddaden qu'à Balar, Culhwch est ici davantage défini comme un chasseur de sangliers que comme suidé.

Mais Culhwch renvoie aussi à Lleu, l'équivalent gallois de Lugh, à commencer par le nom de sa mère Goleudyd, « jour brillant », puisque Lleu signifie « le lumineux ». Le serment de la belle-mère

² Selon Bromwich et Evans, *op. cit.*, p. xxxi, cette signification est confirmée par un passage de l'*Historia Brittonum* (IX^e siècle).



Le roi Arthur aurait traversé la Manche pour affronter le géant Dinabuc au Mont-Saint-Michel. Peut-être faut-il y voir une légende étiologique des deux grands rochers de la baie : le Mont (ci-dessus) et l'îlot de Tombelaine (ci-dessous).

qu'il n'aurait pas d'autre femme qu'Olwen évoque aussi la malédiction lancée par Arianrhod à son fils selon laquelle il n'aurait pas de femme du tout et que Gwydyon contourne en lui fabriquant une femme-fleur à partir des fleurs du chêne, du genêt et de la reine des prés.. Or la description d'Olwen que nous avons citée plus haut (des cheveux plus blonds que la fleur du genêt, son sein plus blanc que celui du cygne) la définit comme une femme de l'Autre monde et notamment une femme-fleur. Peut-être faut-il, entre autres, lui accorder aussi une apparence de biche à cause des quatre trèfles blancs qui naissent sous ses pas. On notera encore que le serment d'Aranrhod à propos de l'épouse est associé à deux autres malédictions portant sur le nom et les armes. Or ces deux dernières sont résolues par une magie d'illusion maritime transformant notamment des algues en cuir. Or la peau d'Olwen est plus blanche que l'écume de la vague, ses doigts et ses mains plus blancs que le rejeton du trèfle des eaux. Plus, le sortilège sur le nom est levé par la main de Lleu qui fabrique des souliers alors que le serment de la belle-mère de Culhwch porte sur une femme dont le nom est lié à ses pieds avec une opposition entre le bras masculin qui coud et lance un coup (d'aiguille à un roitelet ou de javelot au géant) et le pied féminin.

Le cri que Culhwch menace de pousser et qui fait avorter rappelle aussi le thème central de la



troisième branche du *Mabinogi*. Mais ni le héros du conte arthurien, ni même Lleu, ne sont sans doute directement assimilables à Pryderi. Le rôle de ce dernier est en fait tenu par Mabon qui a été comme lui enlevé au moment de sa naissance et a été longuement retenu prisonnier dans l'Autre monde, d'où sans doute l'inconsistance du personnage de Pryderi dans la seconde branche et sa mort liée aux porcs de l'autre monde rapidement expédiée dans la quatrième. Mabon est par son nom un dieu-fils prisonnier et il est l'équivalent de Oengus, « fils unique », appelé aussi Mac ind Oc, « le fils jeune », qui est atteint d'une

maladie d'amour qui l'attire dans l'Autre monde, et qui s'empare du tertre d'Elcmar, c'est-à-dire d'un accès de cet Autre monde. Mabon, le prisonnier de Gloucester, et le dieu-fils irlandais sont deux jeunes et aussi deux prisonniers du temps. La conception et la naissance du second se sont faites en un seul jour car le temps n'a pas de prise sur ce pays de l'éternelle jeunesse. Mabon est le Kronos celtique mais aussi et surtout un équivalent du Baldr germanique, ce dieu beau et jeune prisonnier aux enfers.

Culhwch ac Olwen représente certainement un stade très évolué de la mythologie celtique où la part de l'élaboration littéraire ne doit pas être négligée. Mais ceux qui l'ont progressivement enrichi connaissaient certainement bien la tradition comme on peut en juger à travers le thème des plus anciens animaux du monde. En Irlande, Tuan vit tout au long de l'histoire en empruntant des formes animales successives (faon, sanglier, aigle, saumon). Au Pays de Galles, Mabon est prisonnier depuis si longtemps qu'il faut interroger les plus vieux animaux du monde (merle, cerf, hibou, aigle, saumon) pour en retrouver la trace. La liste animale possède de larges convergences (cervidé, aigle, saumon) mais elle ne paraît pas représenter un emprunt direct à l'Irlande : le hibou qui précède l'aigle renvoie au couple de Lleu, métamorphosé en aigle, et Bloddeuwedd, transformée en hibou, les lieux associés aux animaux (Cilgwri, Redynure, Cwm Kawlwyd, Guern Abwy, Llyn Llyw) sont gallois. La principale divergence concerne la forme du sanglier empruntée par Tuan, mais est-ce un hasard si la libération de Mabon est justement en rapport avec la chasse au Twrch Trwyth ? Il reste à interpréter ces différences : sommes-nous en présence d'une variante ancienne issue de la tradition brittonique ou simplement d'un réaménagement littéraire tardif particulier à *Culhwch ac Olwen* ?

Erec et Enide³

À la fin du XII^e siècle, la matière de Bretagne connaît un immense succès sur le continent, sans doute parce qu'elle conflue avec des traditions locales lointainement héritées de la littérature orale gauloise par l'intermédiaires de poèmes, de généalogies, de légendes ancrées dans le paysage ou explicatives de fêtes... Parmi les auteurs qui la réaccommodent

3 Les romans de Chrétien de Troyes ont été mis en français moderne par R. Louis (*Erec et Enide*, 1970), C. Buridant et J. Troin (*Le chevalier au lion*, 1971), L. Foulet (*Perceval le Gallois*, 1970) et J. Frappier (*Le chevalier de la charrette*, 1970). Les textes gallois correspondant aux trois premiers ont été traduits en français par J. Loth dans le second tome de son édition des *Mabinogion* de 1913 ainsi que par P.-Y. Lambert, *op. cit.*, 1993, p. 212-330).

à la sauce courtoise, Chrétien de Troyes se distingue particulièrement, acquérant une renommée qui ne s'est guère démentie depuis le Moyen Âge. Trois de ses œuvres majeures ont la particularité de posséder un équivalent en gallois où on a parfois voulu voir, soit la source où il avait puisé son inspiration, soit, inversement, des textes traduisant le succès des ouvrages du clerc champenois et qui auraient donc été influencés par lui. Il est probable d'ailleurs que les deux propositions sont exactes. Chrétien avoue dans le *Conte du Graal* qu'il utilise un livre que lui a donné Philippe d'Alsace et qui devait probablement contenir un conte d'aventure rédigé par un jongleur anglo-normand. Mais il est tout aussi probable que les textes gallois que nous connaissons sont postérieurs aux romans de Chrétien et en tiennent compte. Néanmoins, les meilleurs spécialistes, comme J. Frappier⁴, considèrent plutôt que ces contes gallois et les romans de Chrétien dépendent fondamentalement de sources communes bien plus anciennes d'origine celtique.

Composé vers 1165, *Erec et Enide* fut le premier roman français du cycle arthurien, et il possède aussi une version galloise, *Gereint et Enid*. L'action commence à Caerleon dans ce dernier texte, à Cardigan dans celui de Chrétien qui situe même la scène finale du couronnement d'Erec et Enide à Nantes. Néanmoins le parallélisme des deux textes est étroit, surtout si l'on tient compte des spécificités de l'art de l'écrivain champenois.

Le récit s'ordonne dans les deux cas en trois parties, même si la version galloise accorde moins de place à la dernière. La première entrelace le motif de la chasse au blanc cerf et celui de la joute de l'épervier. À la Pentecôte, Arthur est parti chasser un cerf blanc apparu dans sa forêt de Dena. Durant cette chasse, la reine Guenièvre, escortée d'Erec, est outragée par le nain d'Yder, fils de Nut, qui fouette une suivante de la reine puis Erec. Ce dernier, qui est sans armes, suit Yder jusqu'à un lieu où se prépare un tournoi dont le prix est un épervier et où chaque chevalier doit amener la fille qu'il aime le plus. Il rencontre là un pauvre vavasseur, qui lui fournit des armes, et sa fille dont il se déclare le champion. Erec vainc Yder et l'envoie à la cour d'Arthur se constituer prisonnier auprès de la reine. Lui-même s'y rend ensuite en compagnie d'Enide et l'y épouse. Guenièvre donne une de ses robes à la mariée et la version galloise précise même que ce fut dans la chambre où se trouvait le lit d'Arthur et de la reine qu'on dressa celui où Gereint et Enid couchèrent ensemble pour la première fois. La tête du blanc cerf fut alors remise à Enide que, dit Chrétien, le roi baisa en homme courtois, à la vue de tous ses

4 Chrétien de Troyes, 1971, p. 48-49.

barons, remettant en vigueur la coutume du cerf telle qu'elle devait être observée à la cour. Puis Erec s'en retourna avec sa femme chez son père, le roi Lac.

La seconde partie démarre sur le conflit entre le goût, noble et masculin, du tournoi et l'amour de l'épouse qui l'en éloigne, selon un ressort qui sera aussi utilisé par Chrétien (mais avec une issue différente) dans l'histoire du chevalier au lion. Ici, ce n'est pas l'époux qui s'en va en oubliant le terme posé par sa femme, mais l'entourage qui blâme Enide au sujet de la *recreance* de son époux. Dans la version galloise, c'est lorsqu'Enid laisse tomber d'abondantes larmes sur la poitrine de Gereint alors qu'ils sont dans leur chambre vitrée et que le soleil envoie ses rayons sur le lit, que le héros décide de partir à l'aventure seul avec Enid. Il l'oblige à prendre sa plus mauvaise robe (mais sa plus belle pour le courtois Chrétien), d'aller au-devant de lui et lui interdit de lui adresser la parole. Mais, à plusieurs reprises, elle ne peut s'empêcher de l'avertir, quand elle aperçoit des brigands qui s'apprêtent à les attaquer, un comte amoureux d'Enid et qui médite de se débarrasser de l'époux, ou encore la charge de Guivret le Petit. Mais à l'issue d'un dernier combat où il tue trois géants, ses blessures antérieures se rouvrent et, au retour près d'Enid, la chaleur et le poids des armes l'accablent tant qu'il tombe de son cheval, comme s'il eût été mort. On le porte jusqu'à Limors où le comte expose le corps et, séduit par la beauté d'Enid veut l'épouser de force. Face à sa résistance, il lui donne un soufflet et le cri qu'elle pousse réveille le prétendu mort qui sort de son évanouissement. Gereint tue le comte et s'empare d'un unique cheval où il fait placer Enid entre lui et l'arçon de devant à moins que, selon Chrétien qui les fait s'enfuir à vive allure à travers une nuit où la lune luisait claire, elle ne se hisse sur le cou du destrier.

La troisième partie peut alors débiter, toute entière occupée par une aventure appelée la Joie de la Cour. Au château de Brandigan, Erec entre dans un verger merveilleux clos de nuages où une série de pieux fichés en terre portent tous, sauf un, des têtes coupées. Là, il affronte le chevalier Mabonagrain qui doit combattre tous les audacieux venus en ce lieu. Erec le vainc et sonne d'un cor qui libère Mabonagrain du sortilège qui le rendait prisonnier. La nuée disparut et, dit le texte gallois, toutes les troupes se réunirent et tout le monde fit la paix.

Le blanc cerf de la première partie représente une forme évoluée du mythe printanier de renouvellement royal observé en Irlande. Le cerf qui mène à la souveraineté se signale ici par sa couleur blanche, sacrée, et le baiser qui transforme la femme est donné par procuration par le roi Arthur.

Enide constitue d'ailleurs une sorte de dédoublement de la reine Guenièvre. La pauvre fille du vavasour se métamorphose totalement, endossant la robe de Guenièvre, version faible fondée sur l'habillement plus que sur le délabrement du corps et la laideur de la version irlandaise, et le couple Erec-Enide s'installe pour sa première nuit dans la chambre royale. Le cas de la joute de l'épervier peut paraître moins évident, mais son entrelacement avec le motif du blanc cerf dénonce son lien organique avec ce dernier. Yder, fils de Nut, constitue un équivalent au cerf tué au même moment où Erec, absent de la chasse, vainc et occasionne des blessures presque mortelles au chevalier à l'épervier. De plus, dans la version galloise, Yder porte le nom d'Edern. Sa qualité de fils de Nudd (ou Nuz) dénonce son origine mythologique ancienne puisque Nudd représente l'aboutissement de Mars Nodens, l'équivalent britannique de Nuada, le dieu roi irlandais. Le lien du chevalier gallois avec le cerf est par ailleurs le caractère distinctif d'un saint Edern armoricain homonyme : poursuivi par un seigneur qui le chassait, un cerf serait venu se réfugier près de lui et resta jusqu'à sa mort son compagnon fidèle ; dans un autre épisode, c'est monté sur le dos d'un cerf qu'il aurait nuitamment délimité son territoire, d'où l'habitude de le représenter monté sur le dos de cet animal.

L'histoire de Mabonagrain rappelle aussi l'histoire d'un dieu (le Mac ind Oc irlandais, le Mabon gallois ou le Maponos gaulois) déjà évoqué dans *Culhwch ac Olwen* : celui d'un dieu-fils prisonnier dans l'Autre monde. Il apparaît ici comme un récepteur des têtes coupées, le dieu de la Terre de jeunesse où les âmes des guerriers morts héroïquement au combat viennent se réincarner. Le thème du chevalier assujéti à la défense d'un lieu se retrouvera dans *Yvain* avec le chevalier noir de la fontaine condamné à répéter son combat à chaque printemps jusqu'au Jugement ou à son équivalent païen. La mention du cor qui met fin à la coutume, celle de la bataille des calendes d'été pour reprendre l'expression de N. Stalmans, peut rappeler celui d'Heimdallr qui annonce le début de la bataille eschatologique germanique, même s'il y aurait ici inversion (le cor annonce la fin et non le début).

La partie intermédiaire paraît plus énigmatique et on pourrait croire qu'elle relève de la seule initiative du romancier français qui aurait inventé le thème du chevalier *recreant*. Mais il faut bien remarquer ici l'accord avec le motif de la rencontre de Pwyll et de Rhiannon sortant de son tertre féérique dans la première branche du *Mabinogi*. Erec fait constamment placer Enide devant lui, même lorsqu'il ne dispose que d'un seul cheval, et il lui interdit de parler. Cela rappelle

la cavalière Rhiannon que Pwyll ne parvient pas à rattraper et qui lui reproche à la dernière poursuite de ne pas lui avoir parlé plus tôt : « Il eût mieux valu pour le cheval que tu eusses fait cette demande il y a déjà quelque temps ». Or, ce thème de la rencontre de Pwyll et de Rhiannon se situe entre la rencontre d'un cerf merveilleux par laquelle débute la branche et le mariage de Pwyll et Rhiannon qui précède la disparition de leur fils la nuit de sa naissance selon un schéma parallèle à celui de l'histoire de Mabon, enlevé lui aussi peu après sa naissance. Il faut donc en déduire que l'enchaînement des trois parties d'*Erec et Enide* n'est pas de l'invention de Chrétien de Troyes. Nous avons aussi envisagé l'hypothèse selon laquelle la position en avant traduirait le thème de l'accord du soleil et de la lune dans le calendrier et, à ce titre, il faut peut-être considérer le nombre des chevaux qu'Erec fait conduire à Enide devant lui et qu'elle tient en main toute la nuit sans fermer l'oeil (comme la lune claire) : trois puis huit chez Chrétien, quatre, puis sept, puis douze dans la version galloise. Mais après l'épisode de Limors, au final, Erec et Enide se sont presque rejoints puisqu'ils filent tous les deux par une nuit de lune claire sur le même cheval. Si Enide reste encore devant, le soleil a peut-être fini par rattraper la lune et le nombre des chevaux symbolise peut-être la dérive du mois solaire par rapport au mois lunaire. En tout cas, le cheval est un animal qui accompagne le voyageur, ou plutôt l'âme voyageuse (à Limors, le nom figure certainement une redondance significative [*li mors*] et Erec est un pseudo-mort réveillé par le cri d'Enide) vers l'Autre monde où Mabonagrain est prisonnier dans le Clos des nuages. Il ne faut d'ailleurs pas oublier qu'en gallois, Enid signifie « âme ». Revenons d'ailleurs au début de la séquence intermédiaire qui est provoqué par les larmes d'Enide dans une chambre vitrée où pénètre le soleil. Cela rappelle l'histoire irlandaise d'Etain dans la première version de sa courtise, transformée en mouche et poussée par un vent druidique. Fuamnach, experte en sciences druidiques, métamorphosa sa rivale en une flaque d'eau de laquelle la chaleur du feu et de l'air firent naître une grosse mouche pourpre, la plus belle qu'on vit au monde, dont l'odeur et le parfum faisaient passer toute faim et toute soif et dont les gouttelettes qu'elle lançait de ses ailes guérissaient toute maladie. Fuamnach, jalouse de l'attention que Midir accordait à la mouche, suscita un vent de druidisme qui emporta Etain si bien que pendant sept ans elle ne trouva aucun lieu, sauf les rochers de la mer et les vagues de l'océan, où se poser avant de rester à nouveau pendant sept ans flottant en l'air au-dessus de la poitrine du Mac ind Oc, l'équivalent irlandais de Mabon ou de

Mabonagrain (un nom probablement composé des noms des Apollon Maponos et Grannos), au-dessus du Brug-na-Boyne. Il la porta chez lui dans une pièce aux fenêtres brillantes, remplie d'herbes odorantes au merveilleux parfum, lui mit un manteau pourpre et le Mac Oc dormait à côté d'elle (redondance de la situation initiale). Cela déplut à nouveau à Fuamnach qui envoya le même vent druidique pour un nouveau vol de sept ans à travers l'Irlande. Il y a fort à parier que l'errance d'Enide en avant d'Erec et parvenant jusqu'à l'enclos de Mabonagrain dans l'Autre monde est celle d'une âme féminine ballottée par un vent druidique au-dessus de l'océan jusqu'à la Terre des jeunes, alias le Clos des nuages, où Mabon(agrain) est retenu prisonnier.

Yvain, le chevalier au lion

Yvain, ou *Le chevalier au lion*, est une autre des œuvres de Chrétien qui possède un parallèle gallois : *Owein et Lunet* ou *La dame de la Fontaine*. L'histoire tourne autour de la célèbre fontaine de Barenton au sein de la forêt de Brocéliande, dont Wace parlait déjà et dont il est sans doute vain de se demander si elle doit être située en Bretagne armoricaine ou au Pays de Galles. Après avoir été hébergé par un vavasseur, un petit seigneur, puis renseigné par un affreux vilain gardant des taureaux sauvages dans une clairière, le chevalier Calogrenant était arrivé à une fontaine ombragée d'un pin où il avait provoqué une énorme tempête en versant de l'eau sur un perron tout proche. Le calme revenu, il avait dû combattre un chevalier qui l'accabla de reproches, avait été renversé de son cheval, et était revenu à pied. Racontant l'aventure à la cour d'Arthur, le chevalier chauffe l'esprit d'Yvain, son cousin, qui éprouve le désir d'aller voir la merveille. Lui vient à bout du chevalier et, sauvé par un anneau d'invisibilité confié par Lunete, il tombe amoureux de la jeune veuve, Laudine, la dame de la fontaine, et parvient à l'épouser. Le mariage est à peine célébré qu'Arthur et sa cour arrivent à la fontaine où le roi jette de l'eau sur le perron, provoquant le combat d'Yvain, nouveau défenseur de la fontaine, et de Keu qui est vaincu. Yvain se fait reconnaître, mais Gauvain, le soleil de la chevalerie, se fait bientôt tentateur, entraînant Yvain de tournoi en tournoi, au point que ce dernier dépasse même le délai d'un an promis à Laudine qui réclame l'anneau de fidélité qu'elle a confié à son époux. Accablé, Yvain s'enfuit et sombre dans la folie, vivant en homme des bois jusqu'à ce qu'il soit guéri par la dame de Noroison. Dans une forêt, il sauve un lion attaqué par un serpent, qui devient désormais pour lui un



Le miroir de Viviane à l'entrée du Val sans retour près de Tréhorenteuc, en forêt de Paimpont considérée comme la Brocéliande mythique de Chrétien de Troyes.



compagnon zélé. Il prend alors la défense de femmes persécutées, arrachant Lunete au bûcher, libérant trois cents ouvrières au château de Pesme Aventure et défendant la cause de la fille cadette du seigneur de la Noire Épine en combat singulier, lequel se clôt par un match nul contre Gauvain. Le roman se termine par la réconciliation d'Yvain et Laudine.

La version galloise varie peu, sinon dans le détail (le perron d'émeraude est devenu de marbre, par exemple) ou dans les noms de lieux ou de personnages (Calogrenant se nomme Kynon). La dernière partie, consacrée à la rencontre du lion et à la défense d'héroïnes, notamment Lunet, contre des oppresseurs masculins est sans doute plus rapidement contée et avec un peu plus de différences, mais nous sommes bien en présence de deux versions très proches où la réconciliation finale voulue par Chrétien n'existe pas dans le texte gallois dont l'atmosphère est beaucoup moins courtoise. Sa fin concerne 24 femmes qui sont libérées du Noir Oppresseur (probablement l'équivalent des 300 ouvrières du château de Pesme Aventure) et qui semblent correspondre aux 24 pucelles vues, probablement dans un Autre monde, par Kynon au début du récit avant qu'il se rende à la fontaine.

Le roman français comporte des éléments qui viennent certainement de la mythologie celtique. La fontaine merveilleuse de Brocéliande est à rapprocher de celle de la troisième branche du *Mabinogi*. La première est au pied d'un pin auquel est attaché un bassin d'or ou d'argent qui permet de susciter un immense orage quand on verse de l'eau sur le perron. Près de la seconde se trouvait une coupe d'or attachée par des chaînes qui descendaient du ciel et, quand il fit nuit, un coup de tonnerre se fit entendre, suivi d'un épais nuage et de la disparition de Rhiannon et de son fils. Ces deux fontaines sont des points de contact avec l'Autre monde où se manifeste une divinité du ciel et de l'orage qui provoque la disparition d'un fils mais non d'Yvain, même si ce dernier bénéficie un temps d'un anneau d'invisibilité et sombre plus tard dans la folie. Cette divinité du ciel et de l'orage est certainement en connexion avec ce hideux vilain, noir et géant, qui garde une foule d'animaux sauvages, cerfs, serpents et toutes sortes d'autres bêtes dans le texte gallois, des taureaux sauvages qu'il maîtrise par les cornes dans *Yvain*. Il agit comme un véritable maître des animaux de la forêt, faisant bramer le cerf en lui déchargeant un coup de sa massue de fer. Or les Celtes ne différencient que faiblement les cervidés et les bovidés qu'ils considèrent comme des animaux de même catégorie : les bêtes à cornes. Le cri du taureau est la manifestation du dieu de l'orage ; la massue

est sans doute celle qui tue par un bout et ressuscite par l'autre et le cri du cerf la manifestation de la résurrection printanière du monde.

L'apparition d'un lion dans le récit pose un autre problème car ce n'est pas un animal habituel de la mythologie celtique. Aussi a-t-on cherché une influence de la littérature antique (le lion reconnaissant d'Androclès évoqué par Aulu-Gelle ou celui auquel Mentor de Syracuse avait retiré une épine du pied d'après Pline l'Ancien) ou chrétienne (une épître de Pierre Damien antérieure à 1072 rapporte le combat d'un lion et d'un serpent), ce qui est possible mais n'anéantit pas pour cela la symbolique celtique car il est possible que le lion se soit substitué à l'ours, dont Arthur porte précisément le nom, comme roi des animaux. Dans ce cas, il faudrait penser que le *Owein et Lunet* gallois a subi l'influence de l'œuvre de Chrétien de Troyes. Mais il n'est pas nécessaire d'aller jusque là car les textes gallois, y compris l'archaïque *Mabinogi*, jouent fréquemment sur la proximité sonore de *Lleu* (le nom du Lug gallois) et *llew* (le lion). Le nom du plus grand dieu celtique aurait été ainsi facilement suppléé ou symbolisé par le nom du roi des animaux terrestres. Après tout *Lugdunum* est bien devenu Lyon et il est certain que l'étymologie pratiquée par les Celtes antiques ou médiévaux utilisait davantage l'analogie sonore que les lois de la phonétique scientifique. P.-Y. Lambert pense aussi que la véritable étymologie d'Yvain est dérivée d'**Esugenus*, « fils d'Esus (une épithète du Mercure gaulois) » et non d'*Eugenius* comme le voulait Vendryès). Notre chevalier au lion serait donc à considérer comme un héros de Lug. Cela correspondrait assez bien avec la piste zodiacale car le signe du Lion s'étend du 22 juillet au 23 août, temps où se situe la grande fête irlandaise portant le nom de Lughnasadh dont la date moyenne est placée au 1^{er} août. Et la carte du ciel visible au mois d'août, présente au nord le Bouvier, qui précède la Grande et la Petite Ourse, à l'ouest le Lion et le Serpent devant le Bouvier. La présence d'un Bouvier pour indiquer le chemin de Barenton, l'ours arthurien, le combat du lion et du serpent ont-ils été inscrits dans le ciel comme autant de supports de la mémorisation mythologique ? En tout cas, si la présence d'Yvain et d'Arthur à la fontaine de Barenton est à placer au solstice d'été, c'est à la mi-août qu'a lieu un autre épisode important du récit : sa disjonction avec Laudine et la folie qu'elle provoque chez le héros et lui fait gagner le monde sauvage. Il faut encore prendre garde au schéma de la guérison d'Owein, plus archaïque et révélateur que la description plus policée de Chrétien. Il avait fait sa compagnie des animaux

sauvages mais s'affaiblit au point de ne pouvoir les suivre. La comtesse de Noroison et ses suivantes le virent alors qu'il était tout couvert de teignes et se desséchait au soleil. La comtesse le fait oindre d'un onguent bien que son aspect soit repoussant. Les poils s'en allèrent par touffes écailleuses. Cela dura trois mois mais sa peau redevint plus blanche qu'elle ne l'avait été. La séquence rappelle celle de la disjonction de Lleu et de Blodeuwedd, à la différence que, dans *Yvain*, le traître est l'homme et non la femme. Dans le cas du *Mabinogi*, Lleu prend une forme animale, celle d'un aigle, que l'on retrouve couvert de vermine et d'écailles, après quoi il est confié à un médecin qui lui rend sa forme humaine normale avant la fin de l'année. Dans le second, Yvain s'approche lui aussi d'une nature animale puisque des poils lui poussent et on le retrouve couvert de teignes et perdant ses poils par touffes écailleuses. Là aussi, il faut un traitement médical de quelques mois pour lui rendre son aspect antérieur. Le *Mabinogi* présente une version plus forte et plus archaïque d'un mythe saisonnier durant lequel un grand dieu pourvu d'affinités solaires connaît une éclipse de puissance à la fin de l'été avant qu'il retrouve son aspect et sa force au printemps suivant. La version d'Yvain serait plutôt une version ours ou cerf (à cause des poils) où l'aspect solaire est moins visible mais bien présent puisque Gauvain, le soleil de la chevalerie mais aussi étymologiquement « le faucon de mai », ne parvient pas à l'emporter sur Yvain dans le combat singulier qui les oppose. Il arrive d'ailleurs aussi que Gauvain soit pourvu dans la littérature médiévale, tantôt d'armes *de pourpre à l'aigle bicéphale d'or*, tantôt d'un *écu au lion (Vengeance Raguidel)*. Mais son rapport au lion semble plutôt d'opposition que de collaboration⁵. Yvain serait-il une version ours et Gauvain une version aigle atténuée (le faucon serait-il à mai ce que l'aigle est à août ?) d'une même figure mythique connaissant une éclipse hivernale ? Ours, lion et aigle partagent en tout cas un caractère royal et Gauvain a conservé dans diverses œuvres (*Lancelot propre*, *Continuation du Conte du Graal*, *La Mort le Roi Artu*) un motif attaché à un vieux mythe solaire selon lequel sa force atteint son maximum à midi.

Perceval, Arthur et Merlin

Le troisième roman de Chrétien à disposer d'un parallèle gallois est sans doute le plus connu. *Perceval* ou *Le conte du Graal* a en effet enflammé les imaginations médiévales et suscité toute une postérité, particulièrement l'œuvre de Robert de Boron. Il est de plus possible que Chrétien, alors arrivé au sommet

de son art et de sa renommée, y ait pris plus de liberté avec la matière dont il héritait. En tout cas, la christianisation paraît plus poussée, qu'elle relève purement de Chrétien ou qu'elle se trouve déjà dans le conte qui lui servit de modèle. Car si Perceval n'a jamais vu d'église, sa mère lui enseigne cependant de ne pas oublier d'y entrer pour prier Notre Seigneur quand il en rencontre une.

Perceval est le roman d'une éducation christianisée quand *Peredur* reste sans doute plus près du modèle d'une initiation. Le valet gallois plein de naïveté va connaître une multitude d'aventures. Le Graal, devenu le vase de la Cène, figure le moyen d'une rédemption. Mais qu'était-il avant cela ? La réponse se trouve sans doute dans le texte. Perceval après avoir emporté l'anneau passé au doigt d'une pucelle arrive à la cour d'Arthur au moment où le chevalier vermeil vient de réclamer sa terre, de s'emparer de la coupe d'or royale, d'en jeter le vin sur la reine et de s'enfuir dans le verger. Là, il pose la coupe sur un perron de pierre bise et attend celui qui s'opposera à lui. Le valet survient, lui lance un javelot dans l'œil qui traverse le cerveau et sort par la nuque, puis s'empare de sa lance et de ses armes. Le conte de *Peredur* va plus vite en action et amène presque tout de suite le héros au château du roi pêcheur, un boiteux qui se présente comme son oncle. Là, on lui donne une épée et il apprend à en jouer en frappant un anneau de fer. Puis entrent dans la salle deux hommes portant une énorme lance du col de laquelle coulaient trois ruisseaux de sang puis deux pucelles portant dans un grand plat une tête d'homme baignant dans le sang. Chez Chrétien, l'arrivée au château du roi pêcheur est quelque peu retardée. Il passe chez le prudhomme Gornemant de Goort qui lui apprend la science des armes, notamment de l'épée, et l'adoube en lui chaussant l'éperon droit. Cela inverse le doigt féminin auquel il a pris l'anneau en même temps que Gornemant lui apprend à se taire (règle de conduite masculine prônée par Erec et qu'Enide, sa femme, est incapable de tenir) et à ne plus évoquer sa mère. Puis Perceval passe par le château de Blanchefleur avant de parvenir à celui du roi pêcheur.

Dans *Peredur*, l'apparition du motif de l'anneau introduit deux séquences redondantes. La première est clairement une revendication de souveraineté : le chevalier vermeil défie Arthur en outrageant la reine et en s'emparant de la coupe qu'il pose sur un perron en attendant qu'on la lui dispute. La seconde lie le motif de l'anneau au don d'une épée et la coupe de vin est remplacée par un grand plat associé à une lance extraordinaire. Les deux séquences redondantes associent d'une part une

⁵ Voir Walter Ph., *Gauvain, le chevalier solaire*, 2013, p 105-106.



Le château de Tintagel, fortification médiévale qui servit de résidence aux rois de Cornouailles. Geoffroy de Monmouth fut le premier à en faire le lieu de la conception du roi Arthur.

coupe à une pierre dans un contexte de revendication royale, d'autre part, une épée, une lance et un grand plat.

Il est bien difficile de ne pas songer au thème irlandais des quatre joyaux et, particulièrement, pour le Graal, au chaudron du Dagda. Le Graal est un grand plat, large et profond, qui passe et repasse devant Perceval à chaque service de table. Un passage explique qu'il ne contient ni brochet, ni lamproie, ni saumon mais seulement une hostie et, pour Frappier⁶, cela dénonce l'origine de la légende christianisée par une signification nouvelle qui rejoint le fait que le roi mutilé passe ses loisirs à pêcher. Le roi méhaigné qui donne une épée à Perceval est l'équivalent de Nuada dont le joyau est l'épée. Mais ce graal qui passe chargé de victuailles qui pourraient, entre autres, être des poissons, rappelle beaucoup le chaudron d'abondance du Dagda qui vient de Murias (de *muir*, la mer). Sous les traits de Curoi, le Dagda est aussi un rustaud qui propose à Cuchulainn qu'on lui coupe la tête et qui revient intact le lendemain car le chaudron d'abondance peut aussi être un chaudron de résurrection comme dans la seconde branche du *Mabinogi*. Or le port du Graal d'or s'accompagne de celui d'un tailloir d'argent⁷, un plateau à découper. Le personnage apparaît sans doute encore sous les traits du chef des meuniers de l'impératrice de la grande Cristinobyl. Quand Peredur qui lui a par trois fois emprunté de l'argent continue à se perdre dans sa rêverie au lieu d'aller au tournoi, il lui assène un violent coup du manche d'une cognée entre le cou et les épaules.

6 *Op. cit.*, p. 189.

7 Le sens astral de l'or et de l'argent ne doit pas être ici oublié car, selon Chrétien, quand le Graal apparaît, une si grande clarté se fait dans la salle que les cierges pâlirent, comme les étoiles ou la lune quand le soleil se lève.

L'association de la lance et de l'épée au chaudron est dans ce cadre parfaitement attendue, puisque la seconde est le joyau appartenant à Nuada, et la première l'emblème de Lug au long bras, le grand dieu qui se substitue à Nuada au cours de la seconde bataille de Mag Tured. Cette lance est en Irlande caractérisée par le feu puisqu'elle vient de la ville de Gorias (*gor* signifie feu). Un passage de *La destruction de l'Hôtel de Da Derga* évoque une autre grande lance magique, celle de Celtchar : *quand elle est mûre pour verser le sang d'un ennemi, un chaudron de venin est nécessaire. Faute de cela sa poignée brûle...* Dans *L'ivresse des Ulates*, on nous présente une lance qui jette un plein boisseau d'étincelles par le fer et par la pointe quand l'ardeur la saisit et il faut un chaudron noir rempli de sang de chien pour l'apaiser. Dans ce cadre, le détour par le château de Blanchefleur ne semble pas accidentel car son nom ressemble trop à celui d'Olwen et surtout de Bloddeuwed par qui Lleu est abattu d'un coup de lance et se venge par le même moyen. On devine même une sorte de trivalence dans le personnage de Blanchefleur car c'est à elle que se relie la songerie de Perceval qui associe les couleurs des trois gouttes de sang et de l'oie blessée au cou sur la neige aux vives couleurs de son amie. En effet, le plus archaïque *Peredur* indique que s'il y a trois gouttes, il y avait aussi anciennement trois couleurs : Peredur voit un corbeau qui s'est abattu sur la chair de l'oiseau ; la noirceur du corbeau, la blancheur de la neige et la rougeur du sang lui rappellent respectivement la chevelure, la peau et les pommettes des joues de la femme qu'il aimait le plus. Or le blanc, le rouge et une couleur foncée (noir, vert ou bleu) semblent avoir très anciennement signifié les trois fonctions indo-européennes du pouvoir magico-religieux, de la guerre et de la fécondité et associées au mytheme de la déesse trivalente comme l'a montré G. Dumézil dans les *Esquisses de mythologie*⁸.

Il reste la pierre de Fal qui fait le roi en criant sous lui. On a vu que *Peredur ab Evrawc* y faisait une allusion quand le chevalier vermeil déposait la coupe d'or dérobée à Arthur sur un perron. Mais la tradition arthurienne connaissait assurément le quatrième talisman, même si le motif y figure sous une forme très explicite⁹. A Noël, un bloc de pierre contenant une enclume dans laquelle est fichée une épée apparaît sur la place de l'église de Logres. Sur la lame de l'arme une inscription indique que celui qui retirera l'épée de l'enclume deviendra le roi. Bien

8 Voir les esquisses 26 et 27 du t. 2, *La Courtisane et les seigneurs colorés*, 1983, particulièrement pp. 13-14, 17 s.

9 Voir le roman en prose de *Merlin* de Robert de Boron, éd. et traduction A. Micha, § 80-90.

sûr, seul Arthur réussit l'épreuve, et même à plusieurs reprises, lors des grandes fêtes du calendrier. La pierre ne crie pas, mais elle désigne un élu dont la fonction est de manier l'épée, symbole du dieu-roi dans la mythologie irlandaise. Le destin royal mythique d'Arthur est également signalé par un autre thème, celui où Merlin change les traits d'Uterpendragon tombé amoureux d'Ygerne en ceux du mari légitime, le duc de Tintagel, pour qu'Arthur soit conçu. Cela rappelle beaucoup le changement d'aspect par lequel le roi Mongan est engendré par le dieu Manannan en Irlande. Sa conception et sa désignation sont d'ailleurs les points les plus prégnants de la mythologie arthurienne avec sa qualité de figure centrale du cycle. Pour le reste, à la manière du roi pêcheur de *Perceval* ou du Nuada irlandais, Arthur est plutôt un roi passif. Dans les romans arthuriens de Chrétien ou d'autres, le roi apparaît toujours en toile de fond mais laisse le principal rôle à des héros (Yvain, Gauvain, Lancelot, Perceval, Erec) qui accomplissent les exploits en son nom et ne lui laissent jamais qu'une place obligatoire mais sans véritable relief.

Merlin, dont nous avons vu l'intervention pour la naissance d'Arthur, possède bien plus d'originalité. Prophète et magicien, il commande aux forces naturelles et aux animaux. Il apparaît comme un homme sauvage vivant dans les bois et son scribe et confident est maître Blaise, du nom d'un saint fêté au début février et dont la *Vita Merlini* de Geoffroy de Monmouth fait une sorte de maître des animaux. Conseiller du roi, constructeur (notamment de nombreux mégalithes), disposant d'un immense savoir, il a quelque chose du druide. Il peut prendre (ou faire prendre si on se rappelle le cas d'Uterpendragon) de nombreux aspects : enfant, bûcheron, vieillard... et est doué du pouvoir de métamorphose, notamment en cerf et peut-être en oiseau. Il est probable qu'il faut y voir un personnage dont les origines mythologiques renverraient au type des grands anciens comme Fintan ou de Tuan, fils de Cairell.

En ce qui concerne le personnage de Perceval (ou Peredur), son type dériverait plutôt d'une figure d'un scénario d'initiation. Le valet sort du monde féminin et ignore tout de celui de la chevalerie. Il doit apprendre le maniement des armes mais aussi à se taire ou à parler à bon escient. Il s'enfonce dans une topographie mythique où il rencontre des femmes à défendre et à épouser, mais aussi d'horribles femmes guerrières qui sont des magiciennes comme les neuf sorcières de Gloucester. Il doit également affronter des adversaires monstrueux que leur couleur noire dénonce comme des créatures de l'Autre monde : le maître de la clairière, le géant borgne auquel le serpent



La grotte de Merlin, rendue célèbre par un poème de Tennyson, est située en-dessous du château de Tintagel.

couché sur un anneau a arraché un œil, les géants des maisons noires. Il doit les vaincre et aussi s'emparer de la pierre magique gardée par un serpent. L'épisode des enfants du roi des souffrances, que l'*addanc* du lac tue chaque jour et qu'un onguent ressuscite ensuite, rappelle le thème initiatique des différentes tentes des maladies visitées en vision par certains candidats à l'initiation chamanique en contexte ouralo-altaïque. Mais en contexte celtique, il évoque aussi la massue du Dagda qui tue par un bout et ressuscite par l'autre, ce que ne dément pas l'épisode déjà présenté du chef des meuniers de Cristinobyl où un tournoi se tient au milieu d'une plaine semée d'une multitude de moulins et de tentes.

Lancelot

Chrétien de Troyes écrit aussi un *Lancelot* ou *Le chevalier de la charrette* qu'il ne termina pas lui-même puisque ce fut Godefroi de Lagny qui en rédigea le dernier millier de vers. Mais cette fois, on ne connaît pas de texte gallois correspondant. Chrétien n'invente pourtant pas, indiquant qu'il en tient la matière de la comtesse de Champagne. Le personnage de Lancelot lui était d'ailleurs connu antérieurement puisque dans *Erec et Enide*, il lui accordait le troisième rang après Gauvain et Erec dans la liste des chevaliers de la Table ronde. Il a certainement contribué à développer sa popularité, mais d'où sort-il ? Peut-être pas de la Grande-Bretagne mais seulement de la Petite. Déjà Erec était une forme armoricaine altérée de Guerec (Weroc) nom porté par un personnage historique connu de Grégoire de Tours et Brocéliande et sa fontaine merveilleuse ont été aussi localisés en Bretagne armoricaine, voire en Normandie. L'Armorique a été peuplée de Bretons insulaires au

Bas-Empire et au haut Moyen Âge et ceux-ci ont certainement apporté avec eux, en sus de leur langue, bien des éléments de leurs traditions, lesquelles ont d'ailleurs pu se superposer à des résidus de mythologie gauloise présents dans l'ouest de la France. On a localisé la naissance de Lancelot en Anjou et il a été mis en relation avec la Brocéliande armoricaine. Plus récemment et à la suite de R. Bansard, Ch.-J. Payen a cherché les origines de Lancelot du Lac aux confins du Maine et de la Normandie à partir du saint ermite Fraimbault (« lance hardie » ?) de Lassay (*Laceio*). En tout cas le personnage a connu un immense succès au XIII^e siècle avec les continuateurs du *Perceval* et les rédacteurs du *Lancelot en prose*. Il joue aussi un rôle important dans *La Mort le Roi Artu* qui raconte la destruction de la Table Ronde et clôt véritablement, et les aventures d'Arthur, et celles de Lancelot.

Cette mythologie celtique n'est sans doute pas des plus pures, d'une part parce qu'elle a peut-être souffert d'un mélange d'éléments issus de la matière de Bretagne (insulaire) et de traditions d'origine continentale, lointainement héritées de la civilisation gauloise, mais aussi parce que la part d'imagination créatrice des auteurs commence à devenir essentielle. Même chez Chrétien, le motif des trois pas dans *Le chevalier de la charrette* paraît déjà bien dégradé si on le compare à son correspondant de la *Vie de saint Moling* ou à ses parallèles indien, iranien ou germanique. Si le motif est toujours pourvu d'une grande importance dans l'économie du récit au point d'expliquer le titre (c'est en tardant de deux pas et donc en montant dans la charrette du troisième que Lancelot méritera son surnom), il n'est plus qu'un ressort courtois (le conflit entre l'amour et l'honneur chevaleresque) au service de la *conjointure*. La charrette elle-même paraît mal comprise. Est-elle celle des morts, celle de l'Ankou ? Chrétien la qualifie seulement de charrette d'infamie. Sa fonction, qui consiste à parcourir l'espace (surtout si elle est réellement celle des morts qui permet le passage dans l'Autre monde) lui fait certes lointainement rejoindre le motif de la dilatation de l'espace et de la conquête des trois mondes. Mais il faut avouer que le motif apparaît très éloigné de sa signification ancienne. Néanmoins, le bond donné par l'élan de l'amour par lequel Lancelot rejoint la charrette et surtout la présence du nain qui conduit la charrette renvoient au stratagème employé en Inde par Visnu et laissent peu de doute sur l'origine reculée du motif. Mais ce dernier est-il moins abâtardi que dans la *Vie de saint Cadoc* ? Ce moine avait prié Dieu de lui dévoiler où il devait bâtir son couvent dans une vallée marécageuse où il n'existait pas de terre ferme, à l'exception d'un bosquet où un cygne venait chaque

année nicher et sous lequel un sanglier blanc avait sa bauge. Un ange apparut bientôt pour lui dire de construire son oratoire au nom de la Sainte Trinité là où un sanglier s'arrêterait la première fois, un dortoir à sa seconde station et le réfectoire à la troisième. Les trois mondes sont ici plus explicites (la bauge, la terre ferme du bosquet, le nid du cygne) et, à défaut de nain, le sanglier est un des avatars majeurs de Visnu. La christianisation a ici fait autant de dégâts que la courtoisie de Chrétien !

La reconnaissance du motif, tout démembré qu'il est d'un mythe bien plus étendu et significatif, a cependant pour mérite d'orienter le regard. *La Mort le Roi Artu* répète les mêmes motifs de base (les relations amoureuses de Lancelot et de Guenièvre que l'âge laisse intactes, la trahison de Mordret tentant de s'emparer de Guenièvre qui répète l'enlèvement de la reine par Méléagant), mais il y ajoute la grande bataille finale de Salesbières qui est à la mythologie arthurienne ce que le Ragnarök est à la mythologie germanique.

Mordret, le fils incestueux, est donc l'équivalent de Méléagant dont Frappier a bien remarqué qu'il était identique au Maheloas de la liste d'*Erec et Enide* et au M(a)elv(v)as, roi du pays de l'été qui avait ravi Guennuvar (Guenièvre) pour la conduire à Glastonbury (*Urbs Vitrea*, « la ville de Verre ») selon la *Vita sancti Gildae* de Caradoc de Llancarvan. Maelwas signifie « le prince de la jeunesse » et il est donc l'équivalent du Mac Oc irlandais, le fils adultère du Dagda qui s'envole sous forme d'un cygne pour l'autre monde, Tir na nOg (« la terre des jeunes ») et du Mabon gallois retenu prisonnier en un lieu inconnu. Ce fils, enlevé la nuit de la naissance, est probablement l'équivalent du Baldr germanique qu'un jeu malencontreux orchestré par Loki, le décepteur, relègue aux Enfers. Ce drame est le premier épisode qui va mener à la grande bataille eschatologique du Ragnarök¹⁰. Or c'est Keu, le décepteur gallois équivalent de Loki, qui est cause de l'enlèvement de Guenièvre, lequel provoque l'apparition de Lancelot (longtemps non nommé) dans *Le chevalier de la Charrette*.

La bataille de Salesbières représente bien une forme celtique, certes très tardive mais authentique, de la bataille eschatologique. Arthur y meurt et la Table ronde, c'est-à-dire tout l'état-major (non plus divin mais chevaleresque) des bons, y est décimée en même temps que les mauvais. Le père, Arthur, occit le fils, Mordret, et ce dernier occasionne une blessure mortelle à son père. Nous avons bien l'équivalent du Ragnarök germanique où dieux et monstres s'affrontent et se

10 Dumézil G., *Mythe et épopée*, t. 1, 1968, p. 222-237.

détruisent réciproquement, tout comme archanges et archidémons dans la bataille finale zoroastrienne en Iran. La grande épopée indienne du *Mahabharata* ajoute un détail, celui du grand-oncle Bhishma qui meurt le dernier et possède ce caractère en commun avec Heimdallr dans la mythologie germanique. Or dans *La Mort le Roi Artu*, c'est Lancelot qui est le dernier à mourir quelques années après Guenièvre et dix jours avant les calendes de mai¹¹. La version scandinave met l'accent sur une chaussure, celle de Vidarr dont la matière a été rassemblée à travers tous les temps avec le cuir que les hommes coupent à l'endroit du talon et des orteils et qui doit être jeté pour aider les dieux en cette occasion. En milieu gallois, ce sont Lleu et Manawyddan qui sont en relation avec le cuir et les chaussures, et ce pourrait être un argument pour relier Lancelot qui tarde à accomplir trois pas et Lleu, le Lug gallois, un autre étant le nom qui suggère la même hypothèse, la lance étant l'attribut du grand dieu panceltique. La dérivation du personnage romanesque à partir de traits empruntés à la mythologie du dieu s'accorderait aussi assez bien avec deux autres traits : les liens de Lancelot et sa relation à Guenièvre¹². *La Mort le Roi Artu* rapporte aussi que ce chevalier venu de France était le seul à pouvoir soulever l'épée d'Arthur, ce qui rejoint la capacité de Lugh à succéder à Nuada en Irlande et la relation unissant Lludd et Llevelys au Pays de Galles.

Tristan et Yseut

Chrétien de Troyes avait aussi écrit sur Tristan et Yseut mais son œuvre est perdue. Connue par divers autres auteurs, la légende a été mise par écrit dans la seconde moitié du XII^e siècle, surtout sur le continent où Wagner s'en inspirera bien plus tard pour son célèbre opéra. Mais là encore la matière est celtique. Tristan est le fils de Blanche fleur et le neveu de Marc, le roi de Cornouailles, et l'action déborde jusqu'à l'Irlande où la première Yseut

11 Nous avons déjà vu que la mythologie galloise plaçait aux calendes de mai un combat rituel. *Culhwch ac Olwen* évoque ainsi le combat de Gwyn, fils de Nudd, et Gwythyr qui se battent chaque premier mai pour obtenir la fille de Lludd à la main d'argent et ce jusqu'au jour du Jugement (c'est-à-dire jusqu'à celui du combat eschatologique final).

12 Heimdallr est dit le fils d'une et de huit vagues et l'indien Bhishma est le neuvième et le seul survivant de neuf fils destinés à être noyés dans les flots de sa mère, la déesse-fleuve Ganga. En milieu gallois, c'est Lleu qui en semble l'équivalent (Dumézil G., *op. cit.*, 1968, p. 188-190) et la propriétaire des neuf vagues est appelée Gwenhwyfyr (« Blanche magicienne ») à rapprocher de Gwenhyfar (« Blanc fantôme »), la correspondante galloise de Guenièvre. Cela fournirait un argument pour expliquer que Lancelot ait été élevé et éduqué par une fée des eaux.

est reine. Les ancrages géographiques désignent d'ailleurs la Cornouailles britannique comme le lieu de cristallisation d'anciennes traditions orales car il y existe une stèle du VI^e siècle portant le nom de Tristan (*Drustanus*) et, dès le X^e siècle, on y connaît un gué d'Yseut (*Hryt Eselt*). Bérout évoquait aussi une pierre nommée le Saut de Tristan et il savait qu'Yseut avait déposé une magnifique chasuble sur l'autel de l'église de Saint-Samson de Lantien et qu'elle était encore conservée à son époque.

Ph. Walter a pointé¹³ les éléments qui rapprochent le mythe des amants maudits de Cornouailles du *Diarmaid et Grainne* irlandais. Cette histoire où un vieux s'efforce de conserver sa jeune femme tentée par un jeune amant est de tous les lieux et toutes les époques, pourrait-on croire. Et pourtant bien des détails précis rapprochent les deux jeunes couples. De même que Tristan vis-à-vis de son oncle, Diarmaid, le jeune guerrier, refuse d'aimer Grainne pour rester fidèle à son chef, le vieux Finn ; et tant Yseut que Grainne les obligent à vivre avec elles misérablement dans la forêt. Chaque fois que Diarmaid dort avec Grainne, il place entre eux une pierre, ce qu'il faut rapprocher de l'épisode où, dans la forêt du Morrois, le roi Marc voit l'épée qui sépare son neveu et la reine dans le *Tristan* de Bérout. Un jour Grainne reçoit une éclaboussure d'eau sur la cuisse et c'est une incitation à la séduction. Un épisode voisin surgit dans le *Tristan* de Thomas : Yseut aux blanches mains négligée par Tristan se rend avec lui et Kaherdin à une fête ; voulant piquer des éperons son palefroi, elle doit entrouvrir les cuisses alors que le sabot du cheval fait gicler une flaque d'eau jusqu'à ses cuisses : l'eau glacée la fait frissonner et elle rit avant de révéler à Kaherdin que l'eau est montée plus haut sur ses cuisses *que unques main d'ome ne fist*. Ph. Walter cite encore le saut prodigieux par lequel Diarmaid ou Tristan échappent à leurs ennemis. On pourrait encore ajouter la rencontre de Mudhann qui fait monter Diarmaid et Grainne sur son dos pour leur faire passer l'eau, ce qui rappelle l'épisode de Tristan et Yseut au Malpas. Ou encore la méthode de la contrainte magique car au vin herbé, ce philtre d'amour confié à Brangien et absorbé le jour de la Saint-Jean d'été par Yseut et Tristan, correspond le vin enchanté que Grainne fait donner à boire à Finn par sa servante au soir du festin de nocces pour le plonger dans le sommeil tandis qu'elle jette un sort druidique à Diarmaid pour l'obliger à l'enlever.

La reprise des motifs d'un récit à un autre est d'ailleurs source de multiples duplications. Ainsi J.

13 Introduction de *Tristan et Yseut, les poèmes français, la saga norroise*, coll. Lettres gothiques, Le livre de poche, p. 13.



Cul-de-lampe dit de Tristan et Yseult où le visage du roi Marc, caché dans le feuillage de l'arbre, se reflète dans l'eau de la vasque cubique figurant la fontaine (Bourges, palais Jacques Coeur, salle du Trésor).

Frappier a noté le parallélisme qui fait reprendre les motifs du *Tristan et Yseult* pour peindre les amours tragiques de Lancelot et Guenièvre et la découverte de leur adultère dans *La Mort le Roi Artu* : l'échec de la première dénonciation empruntée à Thomas, la seconde par les trois félons, la condamnation au bûcher, le sauvetage par l'amant, même si l'épisode des lépreux est remplacé par un combat de chevaliers. Mais on voit bien l'épuisement progressif du sens quand le motif passe du stade oral mythologique au stade littéraire et romanesque.

Il n'est pas impossible en revanche qu'une version tardive ne puisse conserver une forme archaïque. La question pourrait en effet se poser pour une version galloise quelque peu aberrante connue par deux manuscrits gallois du XVI^e siècle. Selon elle, Tristan aurait enlevé Esyllt (Yseult), l'épouse de Marc'h qui s'en plaignit au roi Arthur. Ce dernier envoya Gauvain raisonner Tristan qui accepta un compromis : l'un des rivaux aurait Yseult lorsque les arbres porteraient des feuilles et l'autre lorsqu'ils seraient dénudés. En tant que mari, Marc put choisir en premier et décida d'avoir son épouse durant la saison sans feuilles parce qu'en hiver les nuits sont plus longues. Toutefois, certains arbres (les conifères)

sont couverts toute l'année et c'est ainsi qu'il perdit sa femme. Il y aurait donc ici la traduction d'un vieux mythe saisonnier.

Tristan est aussi un tueur de dragon qui ne put ramener Yseult à Marc'h qu'après avoir occis ce monstre qui ravageait l'Irlande. Il est aussi particulièrement lié à saint Samson, un saint celtique sauroctone : Bérout rapporte que c'est dans l'île Saint-Samson et le jour de la Saint-Samson (le 28 juillet) que Tristan tua le Morholt venu réclamer un tribut en jeunes gens au moment des calendes de mai et aussi que c'est à l'église Saint-Samson qu'eut lieu la réconciliation entre Marc et Yseult après l'exil dans le Morrois. Ph. Walter¹⁴ en fait un guerrier héritant d'une tradition indo-européenne très ancienne qui comprend un don de fureur héroïque, mais se traduit aussi par des souillures qui sont à la base de la tristesse et de la mélancolie du héros.

(à suivre)

¹⁴ *Le gant de verre*, 1990, pp. 64-68.

CALENDRIER DES PUBLICATIONS DU PETIT
TRAITÉ DE MYTHOLOGIE CELTIQUE

PARTIE 1 LES MATÉRIAUX

Chapitre 6 octobre 2018

Chapitre 7 novembre 2018

Chapitre 8 janvier 2019

Chapitre 9 février 2019

PARTIE 2 LE BESTIAIRE en 2019.

L'Estoire de Merlin associe dès le XIII^e siècle la Dent du Chat et le lac du Bourget à la légende d'Arthur et du Chapalu.

